

## **LES INSULTES DANS *LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA* DE FOUAD LAROUI.**

Nous voulons ici évaluer les mécanismes discursifs du ressort de l'insulte en vue de dégager ce qui constitue la vitalité du discours insultant chez Fouad Laroui. Les insultes relèvent de la communication sociale. Or, la tradition rattache souvent cette dernière au discours élogieux qui marque l'harmonie entre un locuteur et son allocataire dans le contexte d'interaction verbale.

C'est non sans indignation que, dans une conférence au Collège de France, Michel Foucault a dénoncé, dans le constat ci-dessous, que les disciplines scientifiques sont marquées par cette faiblesse, qui consiste à prescrire des questions admissibles à la recherche :

*A l'intérieur de ses limites, chaque discipline reconnaît des propositions vraies et fausses ; mais elle repousse, de l'autre côté de ses marges, toute une tétatologie du savoir. (...) La discipline est un principe de production du discours. (M. Foucault, 1971 : 35-37).*

L'insulte étant du ressort de la communication conflictuelle, les disciplines scientifiques ne lui accordent pas une grande audience, car son usage constitue un tabou dans la plupart du temps au sein de la communication fonctionnelle. Ainsi, même si elle réunit un certain nombre de traits attestés, comme 'elle n'apparaît pas souvent dans les débats scientifiques, l'insulte est exclue des disciplines scientifiques. Aussi les études sur ce phénomène font l'objet d'un rire jaune parce qu'il semble non seulement anecdotique, mais en plus il renvoie à un tabou vivace. Cette marginalisation de l'insulte en tant que composante de la communication conflictuelle ou élément des phénomènes linguistiques, justifie l'intérêt que nous accordons son examen dans l'œuvre romanesque de Fouad Laroui. Autrement dit, nous voulons montrer, à l'instar de Diane Vincent, que l'invective est *un objet d'étude plutôt qu'un objet de curiosité*.

## ANALYSES

Notre préoccupation est de dégager dans l'œuvre romanesque précitée les multiples matériaux de l'insulte, mais dans une approche sémantique et pragmatique ; nous nous intéresserons aussi à leur mise en discours comme stratégies offensantes, capables de porter outrage à un individu, à une communauté sociale, à une institution, etc. Nous émettons de ce fait deux hypothèses pouvant appuyer notre lecture :

1° Les insultes soulignent le caractère cynique de ceux qui entretiennent le mal, c'est-à-dire qu'elle permet d'appréhender ce à quoi veut aboutir l'outrage face aux préceptes moraux et/ou sociaux..

2° Les insultes se présentent en principe comme des traits descriptifs des victimes, autant qu'elles apparaissent comme des stéréotypes moraux et sociaux de grossièreté.

*Ils veulent me (Philomène Tralala) posséder, fût-ce par le poste, parce que Berbère noire, ne ressemblant ni à leur mère ni à leurs sœurs, je suis la Femme absolue, le trou noir, l'ancre cosmique où il n'y a rien, rien ! (...) Caraïbe avaleuse ? Vagin denté ?... (p. 17).*

Le principe fondamental de l'écriture de F. Laroui pourrait se résumer ainsi : les invectives proférées par les personnages dans son œuvre fictionnelle lui permettent de laisser « éclater sa verve mordante et toutes les ressources (d'un) pamphlétaire... » (F. Laroui, 2003 : postface). Autrement dit, Fouad Laroui semble marqué par le souci de ternir tout caractère sacralisé par l'opinion dans le verbe de telle sorte que le lecteur s'aperçoit que le style de cet écrivain s'affirme à l'encontre de toute morale, sociale, spirituelle ou même physique, à l'instar de Sony Labou-Tansi, lorsqu'il prévient le lecteur de son roman, *L'Etat honteux* :

*Le roman est paraît-il une œuvre d'imagination. Il faut pourtant que cette imagination trouve sa place quelque part dans quelque réalité. J'écris ou je crie, un peu pour forcer le monde à venir au monde. Je n'aurai donc pas honte d'appeler les choses par leur nom. J'estime que le monde dit moderne est un scandale et une honte, je ne dis que cette chose-là en plusieurs 'maux'... (1981 : Avertissement)*

Au regard de ces éléments, le lecteur de *La Fin tragique de Philomène Tralala* peut d'emblée se poser l'une ou l'autre des questions suivantes :

- Les insultes constituent-elles une catégorie lexicale ?
- Toute insulte accomplit-elle forcément l'acte d'insulter ?
- Tout énoncé agressif constitue-t-il obligatoirement, en soi, une insulte ?

## LES INSULTES DANS *LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA*

-Comment l'écrivain exprime-t-il l'insulte dans sa fiction ?

-Quel but poursuit le romancier en recourant à la férocité langagière ?

Le style dans lequel cet écrivain dénonce la vilénie de certaines presses peut attirer plus d'un lecteur ; Laroui recourt aux insanités pour dévoiler des vices commis par quelques médias parisiens, mais aussi marocains.

### **Mais qui est Fouad Laroui ?**

C'est un romancier, nouvelliste, poète et essayiste marocain. Outre cette carrière littéraire, il est journaliste à la revue *Jeune Afrique/ L'Intelligent* ; il vit à Amsterdam (Pays-Bas) où il enseigne l'Economie dans une université (il est titulaire d'une thèse de doctorat en Economie).

### ***La Fin tragique de Philomène Tralala, quid ?***

L'œuvre raconte les tribulations d'une narratrice, Fatima Aït Bihi, sous l'improbable pseudonyme de Philomène Tralala. Ecrivaine marocaine de souche subsaharienne elle est à la fois mi- Shézarade, mi-Venus d'ébène. C'est suffisant pour le célèbre critique littéraire parisien en mal d'exotisme fréquentant le milieu médiatico- éditorialo- littéraire où la Berbère mène une vie de star. Ce critique littéraire du nom de Gontran de Ville ne ménage aucun effort, envoyant à la Venus d'ébène des poèmes mielleux. La « rebelle » rejette d'un revers de la main toutes les sollicitations et les « J'apprivoiserai la panthère noire/ Venue au galop de son Atlas... » (p. 14), que l'on peut découvrir dans les divers plis énamourés que le plumitif lui envoie.

Par dépit, le critique littéraire cherche à se venger d'un tel mépris. Il fomente pour cela la pire des calomnies qui puisse ternir l'image d'un écrivain- vedette : il accuse Fatima Aït Bihi de plagiat ! Le coup est fatal : « Alors je m'incline. Un très grand silence se fait en moi » (p. 142), déclare Fatima (Philomène) à la fin de son chemin de la croix.

Dans ce roman, la marginalité des personnages principaux et leurs écarts de langage attirent l'attention du lecteur car ils tiennent des propos « vitupérants » dans un discours à la fois révoltant et engageant. Par là, l'auteur emboîte le pas à Bergeaud dans son propos sur la pudeur :

*Nous n'en sommes plus à Clara d'Ellébeuse ni à cette héroïne d'Henri Bordeaux qui ne pouvait souffrir qu'on lui baisât la main. (...) La vue d'une cheville qui menait nos grands*

## ANALYSES

*oncles d'il y a quarante ans au bord de la congestion laisse aujourd'hui tout le monde en parfaite santé morale. (J. Bergeaud, 1956 : 18)*

Tout compte fait, l'on remarque que se pose un problème auquel se heurte l'analyse : qu'entend-on par **insulte** ? Celle-ci n'est pas forcément une catégorie lexicale *a priori*, ni une catégorie rhétorique reconnue comme telle en dehors de tout contexte de communication (surtout verbale). Pour Jean Derive et Marie- Jo Derive, l'insulte est « une adresse directe à un allocataire, c'est-à-dire que l'énoncé qualifié comme insulte doit se présenter soit sous forme d'apostrophe, soit avec les marques grammaticales de la deuxième personne (pronoms, formes conjuguées, impératifs) ...et doit avoir pour fonction d'attribuer à l'allocataire une nature (ou simplement une propriété) identifiable comme dévalorisante » (...) (2004 : 14).

Cette définition renvoie dès lors à un point de vue pragmatique de l'interaction, où l'insulte sous-entend la présence d'un destinataire, en remplissant la fonction d'adresse. S'agissant de celle-ci, étant donné qu'il arrive que le locuteur s'insulte lui-même ou encore que l'allocataire ne comprenne pas l'insulte proférée contre lui, l'efficacité de l'acte d'insulter est subordonnée à la connaissance linguistique que l'on doit associer à une séquence. Le discours du locuteur correspond, dans ce cas, à un baptême transgressant les valeurs morales d'une communauté sociale déterminée. Ainsi la transgression véhiculée par l'insulte marque soit un manque, soit un excès.

Remarquons que se pose, en rapport avec le concept d'**insulte**, un problème terminologique lié à la multitude des lexèmes coexistant et renvoyant à la férocité langagière, mais ce sont des termes qui n'ont fait l'objet d'aucune définition précise jusque-là, dans le domaine de la recherche. Selon les écoles, l'on utilise respectivement les concepts : insulte, injure, invective, apostrophe, vanne, juron, blasphème, gros mot, incivilité, outrage, formule (Anscombe), axiologie négative (C. Kerbrat-Orecchioni), etc. Etant donné que tous ces concepts renvoient à l'agression verbale, nous leur conférons, dans cette lecture, une valeur synonymique.

Rappelons que notre lecture vise l'examen du discours insultant chez Fouad Laroui ; nous l'évaluons par rapport au descriptif et à partir de quelques stéréotypes (discursifs) que nous considérons d'un fort substrat idéologique. Pour y parvenir, nous tiendrons généralement compte du rapport substantiel qu'entretiennent les péjorations avec les appellatifs d'une axiologie indépendante, donc neutre. Nous analyserons de temps en temps comment ces derniers se transforment en celles-là (les péjorations) au cours de situations discursives spécifiques, et quelles sont les formes de péjoration que véhiculent lesdits appellatifs. Ceux-ci

## LES INSULTES DANS LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

seront examinés dans les ontotypes, les ethnotypes et les sociotypes : ce sont des sous-catégories de la description.

### 1. Les ontotypes

D'après P. Ernotte et L. Rosier, les **ontotypes** sont des discours insultants qui « visent des caractéristiques supposées ontologiques de l'individu » (2004 : 35). A la différence des deux autres (les ethnotypes et les sociotypes) que nous allons aussi présenter dans les lignes qui suivent, les ontotypes sont généralement d'un emploi péjoratif. Faute d'espace, nous les présentons seulement en contexte dialogal. Ils sont de deux types : **essentialiste** et **situationnel**.

#### Les insultes ontotypiques essentialistes

L'essentialisation est définie par P. Ernotte et L. Rosier comme une description qui, « hors de toute motivation par le contexte, met nominalement en cause l'individu interpellé dans son essence » (ibid., p. 37). Ainsi en est-il de Gontran de Ville, ce plumitif et grand critique littéraire, qui vient d'essayer un cuisant échec de ses multiples tentatives viriles vers la conquête de Philomène Tralala. Si l'échec que subit ce grand coq du village peut être considéré comme un fait ordinaire, ce sont les invectives qui sont proférées contre ce plumitif par Philomène, qui ternissent l'honneur de cet honorable critique littéraire parisien.

*-Est-ce que ça signifie que si je n'étais pas marié...*

*-Ca ne signifie rien, enflure ! Banane ! (...) Si je voulais me marier, je pourrais (...) citer environ trois à quatre millions de pèlerins avec qui je convolerais avant même de penser à toi. (...) Mais (tu) es prématuré, embryon ! Tes oreilles ne sont même pas développées ! (...) ? T'es sourd ? (p. 37).*

Les sarcasmes proférés contre Gontran portent non seulement sur sa laideur physique, mais aussi sur son psychisme jugé immature par la fille berbère. C'est ce qu'évoque l'enclosure **enflure** (équivalant à « espèce d'enflure »), un lexème du registre de la négativité ; il renvoie, selon le contexte, à une sorte de handicap mental dont souffrirait Gontran. Le recours au concept **banane**, dans cette séquence, fait allusion à la rigidité, à une attitude figée et grossière de la part de la victime de l'insulte. La banane étant un fruit, appartenant donc au domaine matériel, elle est du registre « moins humain », « moins raisonnable ». Les caractéristiques imminentes de ce fruit, lorsqu'elles sont attribuées à un

## ANALYSES

être humain, visent à montrer la nullité innée du fonctionnement psychique de ce dernier, en l'occurrence Gontran de Ville.. C'est d'ailleurs l à la surdité supposée de ce personnage que Fatima fait allusion. Autrement dit, il s'agit là d'une stratégie montée par la Venus pour disqualifier le candidat dans ses ambitions, et décourager toute velléité du téméraire prétendant. La stratégie de Fatima à laquelle nous venons de faire allusion est remarquable dans la question directe, qui s'apparente par ailleurs à un discours frisant le rappel à l'ordre, mais doublé d'une menace : (...) *T'es sourd ?*

L'on peut donc s'interroger, à l'instar de Jean- Michel Adam :

*Cet enchaînement Question+ Menace (...) incite à revoir la nature interrogative de la question : ne serait-ce pas (là) une fausse question destinée à permettre (à Philomène) d'asserter par présupposition un fait (ontotypique) ? (2001 : 166).*

Certes, il s'agit d'une stratégie 'irréfutable' adoptée par Fatima pour renvoyer aux calendes grecques cette sollicitation qu'elle juge inopportune et inconvenante. C'est pour cette raison que, même lorsque cet amoureux ébauche un discours mielleux pour conquérir cette fois-ci l'Ebène berbère, le feedback se résume en un amalgame d'invectives.

*-Mon amour, je ne pense qu'à toi... Tout le temps. Je voudrais me lover dans ton petit sofa, près de ton bureau...*

*-Mais il est taré ce mec ! (...) Embryon, Glaviot ! Ejaculat. (p. 109).*

Certains concepts traduisent la méchanceté ; c'est le cas de l'énoncé *il est taré ce mec* et de l'amalgame des concepts marquant une évaluation dépréciative : « embryon », « glaviot », « ejaculat ». Si l'attribut « taré » a trait à une déficience mentale (un crétinisme psychologique) de la victime, le lexème du registre familial introduit par le déterminant démonstratif « ce » marque le mépris. En revanche, la forme hypocoristique « mon amour » introduisant le discours dilatoire de Gontran de Ville, traduit le sentiment que ce dernier porte à la jeune femme. Cependant ce trait hypocoristique peut apparaître comme un cas d'*amnésie discursive* (P. Ernotte et L. Rosier, op.cit, p. 41), si l'on s'en tient à l'agression verbale précédente dont cet amoureux vient d'être encore une fois victime de la part de Philomène.

Par ailleurs, les enclosures qui marquent la fin de l'énoncé discursif que Philomène adresse à Gontran répondent à son souci de clôturer sans tarder cette scène qui lui semble

## LES INSULTES DANS LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

répugnante. Aussi choisit-elle l'amalgame pour y parvenir. S'agissant de la théorie de l'amalgame, Marc Angenot précise ce qui suit :

*L'amalgame est un mouvement contraire à la dissociation notionnelle : il consiste à rassembler sous un vocable synthétique un mélange de personnages ou de choses perçues (...) comme des natures différentes. Des phénomènes distincts, parfois tenus pour étrangers les uns aux autres, sont intégrés dans une catégorie unique, (...) ils sont mis dans le même sac (pour) maximaliser (le) champ d'intervention. (1982 : 126).*

Si ces trois enclosures sont du registre de la négativité, les insultes **embryon** et **éjaculat** font corps. Le premier concept péjoré (« embryon ») évoque, en principe, un corps en gestation, alors que le second (« éjaculat ») en est la substance créatrice. Le concept **éjaculat** appartient à la physiologie de l'organe génital masculin ; il évoque la semence ou la substance qui en est dégagée lorsque l'homme, dont le sexe est en érection, atteint l'orgasme qui entraîne un certain désordre psychique entretenu par un mouvement frénétique parfois incontrôlable. Si la jeune femme a choisi d'appliquer ces lexèmes salissants à Gontran de Ville, c'est qu'elle veut exprimer que la personnalité, mieux l'essence même de sa victime est dissolue. Autrement dit, c'est une manière pure et simple de l'humilier, de la réduire au silence.

Selon Henri Benac, les grossièretés « blessent la politesse et le respect qu'on doit à la décence » (1956 : 491). Elles traduisent, de ce fait, une incongruité. C'est-à-dire qu'elles constituent une violation des bonnes mœurs. Elles relèvent du langage vulgaire des personnes dont l'échelle de moralité ou d'éducation est douteuse. Tel est vraisemblablement le cas de Fatima, la narratrice du récit. Elle semble peu courtoise et 'excelle' dans l'immoralité par le recours continu aux grossièretés. Tous les ontotypes essentialistes qu'elle profère contre elle-même sont teintés d'insanités :

*Ils veulent me (Philomène) posséder, fût-ce par le poste, parce que Berbère noire, ne ressemblant ni à leur mère ni à leurs sœurs, je suis la Femme absolue, le trou noir, l'ancre cosmique où il n'y a rien, rien ! (...) Caraïbe avaleuse ? Vagin denté ? (p. 17).*

Les paradigmes **trou noir ; l'ancre cosmique ; il n'y a rien ; Caraïbe avaleuse ; vagin denté** relèvent d'un discours immoral vitupérant. Mais il s'agit d'un discours auto- adressé essentialiste. La question que l'on peut se poser est celle de savoir pourquoi Fatima choisit de

## ANALYSES

s'auto- insulter ? Est-ce là une suggestion de son statut de lesbienne dans le roman ? Cette catégorie sociale de dévergondées, de couardes ou de salopes selon la morale islamico-chrétienne ? Ce n'est pas impossible. Mais peut-être se sent-elle grugée par son éditeur parisien, ou peut-être se croit-elle violentée, maltraitée, réduite dans son fort- intérieur par les hommes (Gontran, les journalistes français et marocains), dont elle choisit de s'émanciper par le recours au langage outrageant. Elle voudrait peut-être contribuer à briser ce sacré tabou fondé sur une foi rétrograde, celle qui continue à considérer la femme comme une *res par* certains extrémistes du monde arabe. Ou peut-être encore est-elle rassurée par la protection la loi française fondée sur les Droits de l'homme, spécialement sur la Liberté, l'Égalité... des individus, au point de sombrer dans l'indécence.

Il s'avère toutefois curieux de remarquer, en considérant le discours dégradant auto-adressé de Fatima, que celle-ci n'admet pas d'être le symbole du mal, si l'on considère le degré d'amertume qui marque ce discours que la locutrice n'assume pas par ailleurs, mais qui reprend ce que les Autres disent d'elle. Ainsi le contenu sémantique de l'acte d'énonciation de Fatima se rattache-t-il au point de vue d'Oswald Ducrot, lorsqu'il affirme :

*Ce qui est significatif dans l'acte d'énonciation ce n'est plus alors seulement le sens de l'énoncé, mais l'ensemble de conditions socio- psychologiques qui doivent être satisfaites, pour qu'il y soit employé. Ainsi se crée une sorte de code connotatif, qui attache directement à chaque énonciation l'ensemble des significations implicites qui (...) semble d'abord lié à elle par une démarche discursive (1972 : 17).*

Quoi qu'il en soit, le discours outrageant de Philomène peut-être interprété comme un a priori idéologique, à la fois militant, raciste et sexiste. Sur cette lancée d'ontotypes essentialistes que nous venons d'examiner, l'on peut s'attacher au discours salissant de Gontran de Ville. Reconnu comme grand critique littéraire de Paris, il profère pourtant sans scrupule les insanités suivantes contre Philomène : *Pourquoi cette **sale** Marocaine, **noire** de surcroît, l'a-t-elle à ce point bafoué ? (p. 29).*

Si de façon récurrente Fatima inflige à Gontran de Ville le pseudonyme de Vil issu de l'homophonie, ce n'est donc pas par hasard. C'est peut-être à cause des manières obsolètes qu'emploie ce plumitif pour conquérir la Venus. Aussi, l'épithète **sale** constitue-t-elle un outrage contre les normes morales de certaines cultures : on la juge indécente, lorsqu'elle est appliquée à une femme. Car, pour tout être humain femelle, la substance fondamentale de la

## LES INSULTES DANS LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

féminité, à en croire ces cultures, c'est de la saleté « naturelle. Allusion faite aux menstrues, et au liquide lubrifiant l'orifice vaginal avant toute délivrance par une femme enceinte, etc.

Par ailleurs, du discours salissant de Gontran, il se dégage, outre le qualificatif *sale* attribué à Fatima, une dose de racisme. Il semble fondé sur cette conception selon laquelle les Noirs sont synonymes de crasseux, de dégoûtant, de malpropre. Décidément, c'est par manque de fair-play, mais surtout de savoir-vivre que Monsieur de Ville se venge de Fatima : il semble être très déçu, lui qui avait vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. IL s'était en effet promis la victoire dans sa poésie pleine de suffisance :

*J'apprivoiserai la panthère noire*

*Venue au galop de son Atlas (...) (p. 14).*

### Les insultes onto typiques situationnelles

A l'opposé de ces quelques illustrations du discours outrageant essentialiste que nous venons de présenter, l'on peut remarquer des cas où la péjoration onto typique n'est pas une empreinte individuelle permanente, mais apparaît plutôt comme une caractérisation momentanée de la victime de l'agression verbale. Ceci est perceptible dans les propos discursifs infamants que tient Gontran de Ville, des propos qui, par ailleurs, portent atteinte à la carrière littéraire de Fatima :

*Grand scandale ces jours-ci autour des plagiats de Philomène Tralala. On ne cesse de trouver des fragments venus d'autres auteurs dans ses livres... Tralala est une sampleuse, entêtée dans sa kleptomanie littéraire, alors qu'elle n'a que des coups à prendre. C'est un comble qu'une Africaine vienne emprunter les descriptions de l'Afrique à une Blanche (...) J'ai peut-être de l'indulgence parce que cette luronne est amusante et Pirate (pp. 59-60).*

A la manière de quelqu'un qui joue au yo-yo, Gontran de Ville est présenté comme un bourreau invétéré de Fatima. Son ressentiment (il ne peut digérer d'avoir été repoussé par Fatima) vise à museler celle qui a le statut de « Voice of Africa ». La calomnie de Gontran contre Fatima répond à une mission, celle de montrer à la Berbère qu'elle aurait « tout » à gagner dans son parcours d'écrivain à Paris, si elle répondait à la sollicitation plumitif parisien patenté. Même si l'insulte est camouflée, l'infamie vise à détruire la carrière littéraire de Philomène. Le terme *indulgent* qui marque habituellement la bonté, traduit ici, une ironie doublée d'un emploi archaïque (cf. *luronne*).

## ANALYSES

L'on peut se demander si la peccadille commise par Fatima (avoir inséré quelques fragments tirés des œuvres de ses pairs écrivains) mérite une pareille diffamation ? D'autant plus qu'il est connu de Gontran que « rien n'est nouveau sous le soleil ». Et qu'en plus, des écrivains français patentés tels que Jean de Lafontaine avaient rédigé de fascinantes fables en se servant des fragments tirés d'Esopé, etc. Et qu'à une certaine échelle, certaines phrases de Perec sont de Flaubert, et tutti quanti. Fatima n'est pas née écrivain, elle l'est devenue. C'est pourquoi l'ontotype plagiaire qui lui est attribué est situationnel, car la victime en est marquée à un moment donné, et à partir de la situation déjà évoquée.

En ce qui concerne le discours outrageant ontotypique situationnel, et contre toute attente, Gontran n'est pas à l'abri des infamies. Alors qu'il est présenté comme le plus célèbre critique littéraire de Paris, c'est dans les tempes qu'il est talonné : l'axiologique négatif (l'expression est de C. Kerbrat-Orecchioni) porte sur sa profession. Il n'est pas de critique littéraire sans la maîtrise la plus absolue des outils linguistiques. Le contraire surprendrait. Pourtant c'est le cas de Gontran de Ville, traité par Fatima de tigre de papier. A la suite de ce qu'elle prend pour une incongruité syntaxique commise par cet éminent plumitif dans une scène où il espère conquérir la Venus, celle-ci sursaute :

*Il prend son bla-bla. Puis soudain :*

*« -M'aimes-tu ? Tel quel. (...) L'imprévu radical. La flèche ! M'aimes-tu ? On parle encore comme ça aujourd'hui ? Qu'est-ce que c'est que ce duc ? Normalement on dit « tu m'aimes ? » avec une petite inflexion dans les aigus, à la fin... J'entends « Même tu », et bien sûr j'attends la suite. Même tu quoi ? Même tu, Brutus ? (...) Polie, je laisse venir. (p. 33)*

Si la dame fait montre d'un tel scrupule pour ne pas offenser son allocataire par une interruption abrupte- et c'est de l'ironie- c'est qu'elle croit que Gontran possède une maîtrise de la langue qui frise le scepticisme. Et pour cause, celui-ci vient de commettre une incorrection syntaxique que nous venons de présenter. D'où le mépris que la Berbère affiche dorénavant à l'endroit de Gontran, lequel est véhiculé par le concept péjoré *duc*.

### **2. Les insultes ethnotypiques**

Les ethnotypes sont définis comme des traits collectifs figés, ou des « attributs obligés » qu'on attache à une communauté humaine (exemple : les Noirs, les Blancs, les Congolais, les Kenyans, etc.). Morfaux, cité par Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (sous la direction de), définit les ethnotypes comme des « images préconçues et figées, sommaires et

## LES INSULTES DANS LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

tranchées, des choses et des êtres que se fait l'individu sous l'influence de son milieu social ». (2002 : 546).

La presse marocaine a tenté, sans succès, de persuader Philomène d'écrire dans sa langue nationale, l'arabe, en vue de valoriser sa culture. La langue est par excellence le véhicule de toute culture, dit-on. Par dépit, ladite presse livre bataille contre Fatima. L'accusation portée par la presse marocaine comme quoi la Berbère « insulte les valeurs les plus sacrées » (p.91) du Maroc, conduit à un véritable déferlement. Ce sont les compatriotes de Fatima qui mènent, cette fois-ci, le jeu contre elle.

*Haine de soi... Perte d'identité... Narcisse qui délire, divague, extravague... Fétichisme de l'Occident... Tourne le dos à son Histoire, à ses ancêtres, à ses compatriotes... (p.91).*

Certes, ces accusations envers Fatima ont trait à ses ontotypes situationnels : elle est taxée de traîtresse à partir du moment où elle a choisi d'écrire en français. Son sacrilège, c'est qu'elle « néglige » d'écrire dans l'unique langue nationale de son pays : l'arabe. Mais l'on oublie qu'elle n'est pas née au Maroc, qu'elle est en fait berbérophone, et qu'en plus elle est libre d'opérer de choisir l'outil de sa communication littéraire. Philomène semble, dès lors, une victime innocente du conflit linguistique qui mine les Marocains face à la langue française. Une haine justifiée par les liens historiques entre le Maroc et la France ? C'est possible. Mais ce qui est indiscutable, c'est qu'à travers le paradigme péjoré *fétichisme de l'Occident*, l'on s'aperçoit que les compatriotes de Fatima sont marqués par un nationalisme zélé motivé par le complexe d'infériorité dont ils semblent souffrir.

Il s'agit là d'un des aspects de la problématique générale de la francophonie, où le français se définit préalablement comme « langue de l'égalité et de l'intégration sociale ». (Délégation Générale à la Langue Française, 1994 : 4-5). Les Français d'origine arabe, surtout la jeune génération, adoptent ce que Foued Laroussi appelle :

*Une attitude critique à l'égard de l'idéal de l'intégration linguistico- culturel, ordinairement appliqué aux générations précédentes, et une attitude de démarcation de « l'intérieur », c'est-à-dire au sein même de la culture des origines, le tout les conduisant à combiner, à leur manière, francité et maghrébinité (l'arabe littéraire), (...) à revendiquer une identité spécifique, faite de métissage culturel et linguistique. (Cours de Sociolinguistique de la francophonie, inédit, 2005-2006 : 37).*

## ANALYSES

Par contre les Arabes évoluant au Maroc (ou ailleurs), à cause de l'attachement passionné à leur culture mais aussi des liens historiques avec la France, rudoient leurs compatriotes hommes de lettres dont les productions littéraires ne sont pas en arabe. Or, Fatima qui appartient à la jeune génération sait qu'elle court un grand risque si elle commet l'erreur de s'engager dans une littérature de cabane, une littérature sectaire. Tahar Ben Jelloum abonde dans le même sens, dans le témoignage suivant :

*Aujourd'hui, nous vivons l'ère de la coexistence pacifique un quart de siècle après l'indépendance du Maghreb. (...) Les événements m'ont donné tort. (Interview in Jeune Afrique, mai, 1984).*

Il croyait aussi à la coexistence linguistique non pacifique : écrire en français signifiait, pensait-il à tort, accepter humblement de singer la culture de l'ancien maître français et rejeter l'authenticité marocaine. Il a dû changer sa vision des choses plus tard. Ainsi, le terrorisme littéraire a enterré les armes comme Agoun'Chich, le héros marginal du dernier roman de Mohamed Khair- Eddine pour « se diluer dans l'anonymat de ville. Et être francophone, (pour l'élite maghrébine d'aujourd'hui), n'est plus synonyme de complice du néo- colonialisme, ni infamant» (K- E. Mohamed, 1984 : 119).

Toutes les invectives dont Fatima a été victime, jusque-là, suscitent chez elle le réflexe de défense. Aussi ne tarde-t-elle pas à lancer des insultes à ceux qui la harcèlent :

*Bande de mauvais, quattor de minus, congrès de cons, vous me reprochez d'écrire en français mais en vous regardant, je pense à une phrase terrible de Charles Pellat : « Les Arabes ne méritent pas leur langue » (p. 89).*

*La formule* (l'expression est d'Anscombe) utilisée par Fatima est axée sur la langue mais surtout sur ceux qui n'accordent aucune audience au pluralisme linguistique et qui s'attachent uniquement à l'arabe. Fatima croit qu'ils sont tous frappés de crétinisme intellectuel. Dans le non-dit de ses insultes, Philomène ne veut pas succomber dans les absurdes dédales du conflit entre la littérature maghrébine de langue française et de langue arabe. On songe dans ce contexte à Rachid Boudjedra : « Je ne resterai pas à la traîne de la langue française » (1989 : 15).

### 3. Les insultes sociotypiques

Les sociotypes sont, à l'instar des ethnotypes dont ils sont une sous-catégorie, des stéréotypes discursifs à fort substrat idéologique. A la différence avec les ethnotypes, les sociotypes visent les membres d'une classe sociale ou d'une catégorie institutionnelle (fonctionnaires, politiciens, petits-bourgeois, etc.). Alors qu'elle se rend à une conférence sur le thème « Les écrivains et l'Algérie », Philomène fend une foule d'autres participants algériens se querellant à l'intérieur de la salle de conférence même :

*-Pouvoir assassin !*

*-Qui tue qui ?*

*-Fanatiques ! Intégristes ! FIS de putes !*

*-Français ! Suprême injure...*

*-Comment osez-vous ! Suppôt ! Harki !*

*-Ta mère !*

*-Ta grand-mère ! (pp. 119-120).*

On remarque d'emblée que tout se déroule comme dans une bataille rangée dont la caractéristique est le dialogue de sourds. Il s'agit, ici, de ce que Uli Windisch nomme un « conflit discursif » (1987 : 24), où des acteurs ont des opinions opposées sur un problème donné, se confrontent et s'affrontent, mais dans un contexte passionnel pouvant conduire à la violence physique.

Si **FIS** est le sigle d'une formation politique algérienne créée en début des années 1990- il y a ici un cas de paronymie entre ce sigle (FIS) et le terme de parenté désignant un être humain par rapport à son père ou à sa mère : FILS- ; le sigle (FIS), en soi, n'a rien de conflictuel. Mais dans son emploi contextuel et ou référentiel, FIS est entaché d'une valeur péjorative. Allusion est faite à toutes les violences de nature xénophobe et religieuse qui ont émaillé l'Algérie, surtout entre 1990 et 1997.

Le lexème **Harki**, tant qu'il renvoie aux militaires algériens supplétifs dans l'armée française pendant la première et la deuxième guerre mondiale et durant les guerres d'Algérie, ne véhicule aucune péjoration. Mais il devient salissant, lorsqu'il sous-entend un individu passif, soumis et incapable de se libérer. D'où l'allusion au concept **suppôt**, un terme du registre de la négativité qui, non seulement sous-entend un comportement condamnable mais qui confère aussi à **Harki** une valeur explicative.

## ANALYSES

Soulignons cependant que la référence à ces concepts idéologiquement contraires, FIS et HARKI, dans cette séquence, rappelle l'illusion algérienne dans une aube sanglante, les cris des enfants à la fois effrayés et fascinés, devant les corps pantelants sous les couteaux des bouchers intégristes. Le tout au nom de la culture arabe à protéger. Tous ces termes avilissants véhiculent donc l'idéologie politique des locuteurs. Dans le même ordre d'idées, l'on s'est aperçu que Philomène s'est affaissée sous les invectives dont elle a été victime. Mais c'est surtout l'insulte proférée contre elle par un Vigile de magasin, dans la langue de sa mère, qui l'a vexée davantage.

*Eh, toi, là-bas ! Ial' an dine mouk... (traduction : « Que soit maudite la religion de ta mère ! ») (p. 103).*

Philomène se sent déprimée (*ce qui me déchire, ce sont les insultes. On m'insulte dans la langue de ma mère. Ca, ça fait mal (p.102)*), parce que l'affront porte sur sa foi, celle qu'elle a reçue de sa mère : la joute oratoire entache l'appartenance sociale de Fatima ; elle qui est de surcroît une Berbère, c'est-à-dire d'une souche autre qu'arabe. L'efficacité de cette insulte du vigile dérive sans doute des connaissances linguistiques que le locuteur et son allocataire (Philomène) partagent. L'on peut se poser la question de savoir pourquoi le Vigile qui ne comprend pas grand' chose de l'importance d'un écrit littéraire peut ainsi salir la Berbère ? Peut-être a-t-il entendu ceux qui savent lire. Dans ce cas, aidé par l'absence d'esprit critique, le Vigile voudrait manipuler son allocataire à son profit (ou celui de ceux qui « protègent » la langue arabe).

Ce qui justifie l'attitude passionnée et excessive du vigile, c'est qu'en écrivant en français, Philomène frustrer son attachement à l'arabe. Il se croit dès lors outragé, personnellement ou par rapport aux normes du groupe auquel il s'identifie. Dans ce cas, l'insulte proférée par le Vigile est sociotypique, parce qu'elle classe Philomène dans la catégorie des « traîtres/ traîtresses », des bourgeois inconséquents, c'est-à-dire à la solde des Blancs.

## CONCLUSION

L'objectif de cette lecture a été de cerner les mécanismes énonciatifs qui rendent outrageant le discours des personnages, mais aussi les enjeux sociaux en vigueur dans le roman de Fouad Laroui. Après cette évaluation, l'on se rend compte que les stratégies

## LES INSULTES DANS LA FIN TRAGIQUE DE PHILOMÈNE TRALALA

adoptées par le romancier sont multidimensionnelles. Fouad Laroui manie le fouet afin de reproduire la situation morbide vécue par l'héroïne Philomène Tralala.

En s'investissant dans l'attitude révoltée des suppôts de tout calibre au langage débridé, le romancier parvient à établir leurs prototypes. L'exploitation d'invectives et d'images grandiloquentes prouvent que Fouad Laroui « met du sien » dans les descriptions et les propos insultants qu'il présente. Il emploie des termes 'vitupérants' de son cru, mais il prend soin de les placer dans la bouche des personnages.

Il n'est donc pas exclu- c'est le cas de le dire- que cette fiction réalisée avec une dose immense d'ironie, soit en quelque sorte la réponse que l'auteur donne à ceux de ses compatriotes qui l'accusent d' « offshorisme », et qui le contraignent de justifier son choix de la langue de l'ancien colonisateur au lieu de revaloriser celle de ses ancêtres : l'arabe. De ce fait, le roman qui illustre un des aspects de la littérature maghrébine, peut être rangé parmi les œuvres autobiographiques. Le recours aux axiologiques négatifs prouve que les insultes sont plus destinées à marquer le caractère cynique des partisans du mal face à l'innocence de ceux qui militent pour l'harmonie sociolinguistique. En outre, à travers les excès de Gontran de Ville, le roman pose implicitement le problème d'acceptation de l'Autre (différences interculturelles) au sein de la francophonie. C'est le sens à accorder à la vilénie de Gontran de Ville et de différents organes de presse évoqués face à la noblesse de leur victime Philomène Tralala.

On vient de constater que l'une des stratégies du discours conflictuel (insultant), c'est le recours à la description. Les personnages utilisent à dessein des épithètes et des attributs péjorés pour désigner ou décrire ceux qu'ils croisent dans leur parcours. Qu'il s'agisse de Gontran de Ville, de Philomène Tralala, de la presse parisienne ou marocaine, ou d'autres, tous attribuent des traits négatifs et ou insultants aux antagonistes en vue de ternir leur réputation. Ainsi, le romancier montre-t-il, à travers la peinture de Gontran de Ville et des journalistes (arabes et parisiens) comment le déshonneur est élevé au rang d'une valeur. En outre il met en évidence la persécution morale et le cynisme humain qui ont conduit au musellement de Philomène Tralala.

**KANGANDIO Watunda José**

### **Bibliographie**

Adam, J-M., *Les textes types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Armand colin, 2005.

## ANALYSES

- Angenot, M., *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
- Benac, H., *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette, 1956.
- Bergeaud, J., *Je choisis mon théâtre*, Paris, Seuil, 1981.
- Boudjedra, R., « La langue, la rupture et la mémoire » in *Notre Librairie. Dialogue Maghreb/Afrique noire*, n° 26, Jan- Mars, 1989.
- Charaudeau, P. et Maingueneau, D. (sous la direction de), *Dictionnaire d'analyse du Discours*, Paris, Seuil, 2002.
- Derive, J. et Derive, M-J., « Processus de création et valeur d'emploi des insultes en français populaire de Côte d'Ivoire » in *Langue 144 Française*, revue trimestriel, déc. 2004, Paris, Larousse, pp. 4- 10.
- Ducrot, O., *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.
- Ernotte, P. et Rosier, L., « L'ontotype : une sous- catégorie pertinente pour classer les insultes », *ibid.*, pp. 35-48.
- Foucault, M., *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- Jeune Afrique*, revue hebdomadaire international, mai, 1984.
- Labou- Tansi, S., *L'Etat honteux*, Paris, Seuil, 1981.
- Laroui, F., *La fin tragique de Philomène Tralala*, Paris, Julliard, 2003.
- Laroussi, F., Notes de cours de Sociolinguistique de la francophonie, inédit, Université de Rouen, 2005/2006.
- Mohamed, K-Ed., *Légende et vie d'Agoun'chic*, Paris, Seuil, 1984.
- Windisch, U., *Le K.O verbal. La communication conflictuelle*, Giromagny, Szikra, 1987.